

Quelques variations stylistiques sur un même événement

Robert Horville

Université Lille 3

1^{er} novembre 1755 : en plein milieu du siècle des Lumières, Lisbonne est détruite par un terrible tremblement de terre qui fait quelque dix mille victimes. Comme toute catastrophe, cet événement frappe les esprits et suscite les réactions les plus diverses : chacun l'interprète en fonction de sa sensibilité, de ses préoccupations, pour en faire, en particulier, matière, argument à l'appui de sa vision du monde, en des écritures, simples témoignages ou à visée scientifique, démonstrations philosophiques ou réactions pathétiques, expressions de douleur ou prises de distance ironiques. Cette diversité, ce polymorphisme, est notamment observable dans quatre textes écrits à propos de ce séisme. C'est d'abord la relation de Miguel Tibério Pedegache, correspondant à Lisbonne du *Journal étranger*, datée du 11 novembre 1755³³⁸. C'est ensuite le *Poème sur le désastre de Lisbonne*, que compose Voltaire, à la fin de l'année 1755, et qui paraîtra en 1756³³⁹. Ce sont les chapitres V à IX de *Candide* du même

³³⁸ Ce texte est consultable dans Jean-Paul POIRIER, *Le Tremblement de terre de Lisbonne*, Paris, Odile Jacob, 2005, p. 21-24.

³³⁹ VOLTAIRE, *Poème sur le désastre de Lisbonne, ou examen de cet axiome : « Tout est bien »*. *Mélanges*, édition établie par Jacques VAN DEN HEUVEL, Paris, Gallimard, collection Pléiade, 1961, p. 304-309.

Voltaire, publié quatre ans après, en 1759³⁴⁰. C'est, enfin, la lettre sur la Providence adressée par Jean-Jacques Rousseau à Voltaire, le 18 août 1756³⁴¹.

Le récit du *Journal étranger*

Le récit du correspondant du *Journal étranger* se veut d'abord informatif. Il fournit des renseignements précis sur les circonstances du drame. Ce « premier de novembre », il est « vers les 9 heures 45 minutes du matin », la température est « à peu près [de] 14 [...] degré[s] au-dessus de la glace », « le temps [est] calme et le ciel très serein », lorsque se produit la première secousse. Elle est de faible intensité, d'une durée de « deux minutes » et n'occasionne aucun dégât. Mais deux minutes après, une deuxième secousse, extrêmement violente, ébranle la ville, fissurant les maisons et provoquant leur écroulement. Le correspondant estime sa durée à environ « dix minutes », ce qui semble peu vraisemblable, les secousses sismiques n'excédant pas, d'ordinaire, quelques minutes. La chute des maisons produit un épais nuage de poussière qui obscurcit le soleil. Une troisième secousse, la plus violente, après « un intervalle de deux ou trois minutes », finit de détruire la ville, suivie, pendant « vingt minutes » de plusieurs répliques de moindre importance. C'est alors « que le feu parut dans différents quartiers de la ville », certainement provoqué par les foyers domestiques et attisé par un « vent [...] violent ». Enfin, pour parachever le désastre, « les flots entrè[rent] avec fureur dans des lieux forts éloignés de la mer où il semblait impossible qu'elle pût jamais parvenir », raz-de-marée qui montre que l'épicentre du tremblement de terre se situait au large de Lisbonne.

³⁴⁰ VOLTAIRE, *Candide ou l'optimisme*, chapitre V, édition établie par Frédéric DELOFFRE avec la collaboration de Jacqueline HELLEGOUARCH et Jacques VAN DEN HEUVEL, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1979, (Romans et contes).

³⁴¹ Lettre de J. J. Rousseau à M. de Voltaire, le 18 Août 1756. Dans Jean-Jacques ROUSSEAU, *Œuvres complètes*, édition publiée sous la direction de Bernard GAGNEBIN et Marcel RAYMOND, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1969, tome IV, p. 1057-1075.

Le souci du narrateur de rendre compte des faits ne l'empêche pas de manifester son émotion et d'évoquer l'atmosphère tragique qui enveloppa la ville. L'écroulement des maisons, l'obscurité lugubre qui s'abattit sur Lisbonne sont évoqués avec un grand réalisme. La fuite éperdue de la population, la terreur accentuée par la succession accumulative des dangers, secousses sismiques répétées, obscurité, incendies, raz-de-marée, qui font intervenir les quatre éléments, la terre, l'air, le feu et l'eau, révèlent l'impuissance des êtres humains face au déchaînement de la nature. Et le correspondant du *Journal étranger* multiplie les termes qui rendent compte de la terreur et du désordre : « si horrible », « chaos », « pleurs », « cris », « gémissements », « plaintes », « l'horreur et l'épouvante », « notre malheur », « effrayé ». Mais cette empathie réelle avec la population est quelque peu tempérée par des considérations matérielles, déplacées dans un tel contexte, dont le caractère dérisoire est à rapprocher de l'ironie voltairienne de *Candide*, à cette différence près qu'il est, en ce cas, involontaire : le narrateur achève en effet son récit en regrettant la perte de ses biens, « meubles », « bijoux », « argenterie », « bibliothèque [...] composée de trois mille volumes » et en déplorant les « cent mille écus que [lui] coûte ce tragique événement ».

La déploration pathétique du *Poème sur le désastre de Lisbonne*

Le *Poème sur le désastre de Lisbonne* de Voltaire est d'une autre facture. Composé à peu près à la même date que le récit du *Journal étranger*, il ne constitue pas un témoignage direct de la catastrophe à laquelle Voltaire n'a évidemment pas assisté, mais une réflexion à partir de cet événement dont le philosophe avait été informé. Il s'inscrit, par ailleurs, dans une perspective littéraire, faisant partie de l'œuvre poétique de Voltaire et relevant, comme c'était le cas à cette époque en France, plutôt de la prose rimée, didactique, que de la

véritable poésie. C'est une composition ample et ambitieuse, constituée de deux cent trente-quatre alexandrins à rimes plates, forme qui, traditionnellement, s'inscrit dans un registre sublime.

Le désastre de Lisbonne lui-même apparaît comme un prétexte au poème, comme le point de départ d'une réflexion philosophique. Voltaire ne consacre en effet qu'une faible partie à son évocation, trente-deux vers (v.5-14, 17, 19-23, 29, 37-39, 43-44, 48, 54-55, 62-65, 146-148) sur deux cent trente-quatre. Et encore, en dehors des rares références précises à Lisbonne et au Tage, qui permettent de situer géographiquement le lieu du drame, la nature de la catastrophe demeure vague. La plupart du temps, il est question d'entassements de morts et de ruines, énumérés dans un style à la fois pathétique et épique. C'est notamment le cas des vers 5 à 14. L'effondrement des maisons y prend place, avec « ces ruines affreuses » (v. 5), « Ces débris » (v. 6), « ces marbres rompus » (v. 8), « enterrés sous leurs toits » (v. 11). L'incendie y est évoqué, avec « ces cendres malheureuses » (v. 6), « leurs cendres fumantes » (v. 14). Les corps des victimes meurtris et disloqués y sont décrits : « ces lambeaux » (v. 6), « Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés » (v. 7), « ces membres dispersés » (v. 8), « sanglants, déchirés, et palpitants encore » (v. 10). Les cris, la terreur et l'agonie s'y font entendre : « terminent sans secours / Dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours ! » (v. 11-12), « Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes » (v. 13). C'est là comme un fil rouge qui parcourt le texte, repris régulièrement, comme pour relancer l'émotion, comme pour réamorcer la réflexion philosophique. C'est, par exemple, l'évocation pathétique des corps ensanglantés des enfants innocents :

Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants
Sur le sein maternel écrasés et sanglants ? (v. 19-20).

Ou encore, l'indignation douloureuse face à ce spectacle de désolation :

Fouillez dans les débris de ce sanglant ravage ;

Demandez aux mourants, dans ce séjour d'effroi,
Si c'est l'orgueil qui crie (v. 38-40).

Voltaire ne s'attarde guère sur les causes de cette catastrophe. Ce qui lui importe, ce sont les conséquences, les enseignements que l'on en peut tirer. Quelques notations cependant parcourent le texte, accompagnées parfois d'explications scientifiques en usage à l'époque. Il est d'abord fait référence à l'élément, la terre, cause et siège, à la fois, du cataclysme. Dès le vers 1, l'exclamation « ô terre déplorable ! » évoque les bouleversements désastreux subis par la ville de Lisbonne. Au vers 9, c'est la vision dantesque des corps absorbés par la terre qui est imposée au lecteur : « Cent mille infortunés que la terre dévore ». Au vers 23, c'est le spectacle de la cité engloutie dans la faille provoquée par le tremblement de terre : « Lisbonne est abîmée ». Au vers 29, c'est la reprise, sous une autre forme, de l'ouverture de cette béance : « quand la terre entr'ouvre ses abîmes », que prolongent les vers 43-44, « Quoi ! l'univers entier, sans ce gouffre infernal, / Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal ? ». Au vers 48, une première explication scientifique est fournie par Voltaire. Les tremblements de terre et, en particulier, celui de Lisbonne, sont liés à l'activité volcanique : « des volcans allumés sous nos pas ». Plus loin, au vers 54, Voltaire parle de « ce gouffre enflammé de soufre et de salpêtre », reprenant ainsi la théorie selon laquelle les séismes étaient dus à la présence de soufre et de salpêtre dans les profondeurs de la terre, qui, en s'enflammant, provoquaient le phénomène et allumaient les incendies. Enfin, au vers 146, l'auteur revient sur le rôle déclenchant de ces matières inflammables, en précisant : « Des foudres souterrains engloutissent Lisbonne ».

Pour l'essentiel, cet événement s'inscrit, dans le poème, comme une manifestation exemplaire, symbolique, de la faiblesse et de la misère humaines. Cette réflexion, qui traverse tout le texte, est, en quelque sorte, résumée dans les

vers 181 à 189. La naissance est inéluctablement suivie de la mort et, entre les deux, il n'est que souffrance et humiliation :

Il [l'homme] rampe, il souffre, il meurt ; tout ce qui naît
expire ;

De la destruction la nature est l'empire » (v. 181-182).

L'homme, ce composé fragile de nerfs, d'os, de sang, de liquides et de poussière, est condamné à l'anéantissement et Voltaire fait allusion à la théorie d'Épicure, selon laquelle le monde est constitué d'atomes éternels qui se réunissent pour former des structures, elles, mortelles :

Un faible composé de nerfs et d'ossements
Ne peut être insensible au choc des éléments ;
Ce mélange de sang, de liqueurs et de poudre,
Puisqu'il fut assemblé, fut fait pour se dissoudre (v. 183-186).

Les êtres ainsi construits sont sous le joug de la douleur et de la mort :

Et le sentiment prompt de ces nerfs délicats
Fut soumis aux douleurs, ministres du trépas (v. 187-188).

Dans sa démonstration, Voltaire convoque les philosophes. Il rejette la théorie de Platon, selon laquelle, à l'âge d'or, l'homme ne connaissait ni la douleur, ni la mort (v. 177-180). Il se montre réservé sur l'épicurisme (v. 181-188). Il démarque Pascal :

Atomes tourmentés sur cet amas de boue,
Que la mort engloutit, et dont le sort se joue,
Mais atomes pensants, atomes dont les yeux,
Guidés par la pensée, ont mesuré les cieux (v. 200-204).

Il approuve Bayle et son doute critique (v. 191-196).

Lyrique dans l'expression d'une douleur pathétique et d'une indignation vibrante, épique dans l'évocation du sort de toute une population et, à travers elle, de l'être humain en général, le poème prend une signification

métaphysique. Voltaire s'y interroge d'abord sur le hasard, sur le concours de circonstances. Pourquoi ce tremblement de terre a-t-il ébranlé Lisbonne ? Pourquoi le séisme ne s'est-il pas produit plutôt à Londres ou à Paris ? En quoi Lisbonne a-t-elle mérité ce sort ? Et Voltaire établit un parallèle saisissant entre les deux situations, jouant sur des oppositions qui mettent en cause la justice divine :

Lisbonne, qui n'est plus, eut-elle plus de vices,
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices ?
Lisbonne est abîmée, et l'on danse à Paris (v. 21-23).

Bien plus, pourquoi le tremblement de terre s'est-il produit dans une région habitée et non dans un désert où il aurait été inoffensif :

Je désire humblement, sans offenser mon maître,
Que ce gouffre enflammé de soufre et de salpêtre
Eût allumé ses feux dans le fond des déserts (v. 53-55).

Et Voltaire pose déjà ainsi le problème, encore davantage d'actualité de nos jours, des concentrations urbaines particulièrement vulnérables aux colères de la nature.

Mais c'est surtout à la réflexion sur le bien et le mal qu'il se livre, comme l'indique le sous-titre du poème, ou *examen de cet axiome* : « *tout est bien* ». C'est une réponse donnée au philosophe Leibniz, qui considère que tout ce qui se produit dans le monde, y compris ce que l'homme appelle le mal, concourt à un bien global, à une harmonie universelle. Arrivé à l'âge de soixante-deux ans, Voltaire a beaucoup évolué dans sa conception de Dieu. De la vision d'un Dieu géomètre ou horloger, qui a établi les lois de fonctionnement du monde sur lequel il n'a plus à intervenir, dont, en quelque sorte, il se désintéresse, il est passé à l'interprétation d'un créateur dont il est impossible de saisir les intentions profondes. Le désastre de Lisbonne le conforte dans cette position. Voltaire pose, avec force, le problème théologique de la grâce qui, au siècle

précédent, avait été à la base de la querelle entre jésuites et jansénistes. Il émet, aux vers 149 à 156, différentes hypothèses. Soit, l'être humain est marqué, de façon indélébile, par le péché originel, dont le sacrifice du Christ ne l'a pas exempté : « Ou l'homme est né coupable, et Dieu punit sa race » (v. 149), et c'est la conception janséniste. Soit, Dieu suit un plan d'organisation, qu'il mène, de façon indifférente, sans se soucier des détails, des malheurs ponctuels :

Ou ce maître absolu de l'être et de l'espace,
 Sans courroux, sans pitié, tranquille, indifférent,
 De ses premiers décrets suit l'éternel torrent (v. 150-152),

et c'est la thèse du Dieu horloger. Soit, la création porte en elle des vices apparents de fabrication qui sont indispensables à l'harmonie de l'ensemble :

Ou la matière informe, à son maître rebelle,
 Porte en soi des défauts nécessaires comme elle (v. 153-154),

et c'est la pensée dialectique de Leibniz. Soit, la vie terrestre n'est qu'une longue épreuve qui, si elle est concluante, si elle est édifiante, conduira au bonheur éternel :

Ou bien Dieu nous éprouve, et ce séjour mortel
 N'est qu'un passage étroit vers un monde éternel (v. 155-156)

et c'est, en partie, la vision jésuite.

Quelle que soit la thèse adoptée, c'est une incompréhension profonde qui habite Voltaire. Il ne peut accepter cette sorte de jeu de compensation dont parle Leibniz. Comment un mal ponctuel peut-il contribuer au bien général ? Comment se résoudre à ce que des souffrances humaines puissent, par une sorte de symétrie, créer, ailleurs, du bien ? Comment une destruction peut-elle, en retour, susciter une construction nouvelle ? Voltaire s'étonne, à de nombreuses reprises dans le poème, de ces transferts cruels. Il le fait, notamment, avec une indignation maîtrisée, aux vers 61-66. Qu'une nouvelle civilisation puisse se construire sur les ruines de Lisbonne, que les villes du Nord de l'Europe

puissent profiter de ce désastre en développant leur économie, en récupérant, en quelque sorte, le potentiel économique de la ville du Sud, ruinée par le tremblement de terre, que les malheurs de Lisbonne puissent s'inscrire dans une harmonie globale lui semble proprement scandaleux :

Si quelqu'un leur disait : « Tombez, mourez, tranquilles ;
 Pour le bonheur du monde on détruit vos asiles ;
 D'autres mains vont bâtir vos palais embrasés,
 D'autres peuples naîtront dans vos murs écrasés ;
 Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales ;
 Tous vos maux sont un bien dans les lois générales ».

Pièbre consolation pour ceux qui vivent ce désastre. Et Voltaire, aux vers 43-44, s'interroge sur la nécessité de cet équilibre pervers :

Quoi ! l'univers entier, sans ce gouffre infernal,
 Sans engloutir Lisbonne eût-il été plus mal ?

Dans ces conditions, on ne peut que mettre en doute la bonté du créateur. Comment un Dieu de bonté a-t-il pu introduire le mal sur la terre ? Ou bien il a organisé le monde selon un principe qui échappe à l'homme, ou bien il est animé par la vengeance et par la cruauté, un peu comme le Dieu de l'Ancien Testament :

Il le faut avouer, le mal est sur la terre :
 Son principe secret ne nous est point connu.
 De l'auteur de tout bien le mal est-il venu ?
 [...]
 Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,
 Qui prodigua ses biens à ses enfants qu'il aime,
 Et qui versa sur eux les maux à pleines mains ? (v. 126-128 ;
 133-134).

Cependant, à ces questions, qui multiplient les phrases interrogatives, indices du désarroi, succède, à la fin du poème, une sorte d'apaisement, marque de la résignation. L'homme doit accepter son sort. La révolte est inutile :

Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,
Je ne m'élève point contre la Providence (v. 221-222).

Mais cette soumission n'empêche pas l'espoir qui fait du futur comme un horizon d'attente :

Un jour tout sera bien, voilà notre espérance ;
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion (v. 218-219).

Et Voltaire achève son poème sur une note optimiste, en recourant à cette figure de style qu'il affectionne, la parabole :

Un calife autrefois, à son heure dernière,
Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière :
« Je t'apporte, ô seul roi, seul être illimité,
Tout ce que tu n'as pas dans ton immensité,
Les défauts, les regrets, les maux, et l'ignorance ».
Mais il pouvait encore ajouter l'espérance (v. 229-234).

Ainsi, d'abord, source de souffrance et de désespoir, motif d'interrogation sur la présence du mal, le tremblement de terre de Lisbonne ne doit pas conduire à la démission, mais, au contraire, permettre à l'homme, surmontant les épreuves, d'espérer en des jours meilleurs.

La distanciation ironique de *Candide*

Candide relève d'une toute autre démarche et d'une toute autre stylistique. C'est un de ces contes philosophiques en prose qui constituent la partie la plus originale de l'œuvre de Voltaire. Comme l'indique le sous-titre « ou l'optimisme », il s'agit, à nouveau, d'interroger la pensée de Leibniz, dont le

précepteur Pangloss est le défenseur inconditionnel. Au fil des errances et des mésaventures, les personnages mettront à l'épreuve la théorie du philosophe, résumée par Pangloss dès le premier chapitre en ces termes : « Il est démontré, disait-il, que les choses ne peuvent être autrement : car tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin » et en déduiront, à la fin du conte, que la solution la plus sage est de « cultiver [son] jardin » (chapitre XXX). L'épisode concernant le tremblement de terre de Lisbonne débute au chapitre V. Candide, après avoir échappé, enrôlé malgré lui, au combat entre Bulgares et Abares, retrouve son précepteur Pangloss. Ils sont recueillis par l'anabaptiste Jacques qu'ils accompagnent dans un voyage en bateau pour Lisbonne où l'appellent des obligations commerciales. Cet épisode s'achèvera, au chapitre IX, avec le départ des personnages pour Cadix. Le tremblement de terre lui-même est évoqué, pour l'essentiel, au chapitre V. Une violente tempête cause le naufrage du bateau, auquel seuls réchappent Candide, Pangloss et un matelot. La noyade de l'anabaptiste est prétexte pour Voltaire à mettre en cause la théorie de Leibniz, mais l'indignation du *Poème sur le désastre de Lisbonne* fait place à l'ironie qui apparaît dans la manière dont sont rapportés les faits et les propos de Pangloss : Candide « veut se jeter après lui dans la mer : le philosophe Pangloss l'en empêche, en lui prouvant que la rade de Lisbonne avait été formée exprès pour que cet anabaptiste s'y noyât ».

À peine échappés à la mort, ils sont, dès leur arrivée dans la ville, confrontés au tremblement de terre. Voltaire en fait alors un récit qui reprend globalement les éléments du poème. Mais le pathétique s'est, en grande partie, estompé au profit d'une description plus objective, d'une perspective plus informative, différence qui s'explique à la fois par le passage de l'expression poétique à l'expression narrative et par un effet de recul : quatre ans se sont écoulés depuis le tragique événement. De façon parataxique, garante de l'objectivité, Voltaire rend compte de la succession des faits. Ce sont d'abord les premières secousses :

« [...] ils sentent la terre trembler sous leurs pas [...] ». Puis c'est le raz-de-marée qui envahit le port et détruit les navires : « [...] la mer s'élève en bouillonnant dans le port, et brise les vaisseaux qui sont à l'ancre ». Les incendies se déclarent bientôt par toute la ville qu'ils recouvrent de cendres : « Des tourbillons de flammes et de cendres couvrent les rues et les places publiques ». Les maisons s'effondrent : « les maisons s'écroulent, les toits sont renversés sur les fondements et les fondements se dispersent ». Les habitants sont ensevelis sous des ruines et Voltaire fournit la tragique statistique des morts : « Trente mille habitants de tout âge et de tout sexe sont écrasés sous les ruines ». Plus loin, Voltaire joue sur les effets de l'opposition, en montrant le matelot rescapé en train de profiter de la catastrophe, volant, s'enivrant et jouissant des plaisirs de l'amour au milieu des décombres et des morts :

Le matelot court incontinent au milieu des débris, affronte la mort pour trouver de l'argent, en trouve, s'en empare, s'enivre, et, ayant cuvé son vin, achète les faveurs de la première fille de bonne volonté qu'il rencontre sur les ruines des maisons détruites, et au milieu des mourants et des morts.

Tout ce chapitre est émaillé de notations qui rappellent les effets du tremblement de terre : « éclats de pierre » ; « débris » ; « décombres ». Dans le chapitre VI, Voltaire revient sur le bilan de la catastrophe : « Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne [...] » et évoque les répliques qui continuent à ébranler la ville huit jours après la première secousse : « Le même jour, la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable ».

Comme dans le poème, Voltaire fournit deux explications scientifiques des séismes, qui étaient alors en usage. Mais alors qu'il le faisait sur le mode sérieux, qu'il les reprenait à son compte, il les met, cette fois-ci, dans la bouche de Pangloss, comme une illustration de l'optimisme de Leibniz, qu'il décredibilise.

Il crée, par ailleurs, un effet comique, en conférant à la démonstration du précepteur une rigidité, un aspect répétitif et mécanique. Ainsi est reprise la thèse de la traînée de soufre dont l'exposé est rendu d'autant plus inadapté que Pangloss, tout à son idée, en oublie de secourir Candide :

Ce tremblement de terre n'est pas une chose nouvelle, répondit Pangloss ; la ville de Lima éprouva les mêmes secousses en Amérique l'année passée, mêmes causes, mêmes effets : il y a certainement une traînée de soufre sous terre depuis Lima jusqu'à Lisbonne. Rien n'est plus probable, dit Candide ; mais pour Dieu, un peu d'huile et de vin (chapitre V).

Un peu plus loin, toujours dans le chapitre V, c'est la présence d'un volcan sous la ville qui est mise en avant par le précepteur, présentée comme indispensable pour assurer l'harmonie du monde : « Car, dit-il, tout ceci est ce qu'il y a de mieux ; car s'il y a un volcan à Lisbonne, il ne pouvait être ailleurs ; car c'est impossible que les choses ne soient pas où elles sont ; car tout est bien ». Et l'enchaînement des explications, avec l'accumulation des « car », renforce le ridicule, l'absurdité de la démonstration.

Comme dans le poème, Voltaire ne joue que fort peu sur la couleur locale. En dehors des références, peu fréquentes d'ailleurs, à Lisbonne et au Portugal, six précisions renvoient au contexte géographique et culturel de l'épisode. À la fin du chapitre V, il est fait allusion au « vin de Porto ou d'Oporto ». Dans le chapitre VI, il est fait référence à « l'université de Coïmbre » censée avoir prescrit « un bel autodafé » destiné à apaiser la colère divine. Dans le même chapitre, le « san-benito » dont on revêt les suppliciés relève plutôt des pratiques espagnoles. De même, au chapitre IX, les quelques rares précisions renvoient à l'Espagne, que visiblement Voltaire connaissait mieux et à laquelle il assimile le Portugal : les moyadors désignent une ancienne monnaie d'or espagnole, la Ste

Hermandad fait allusion à la confrérie espagnole chargée de faire respecter l'ordre public, tandis que « Avacéna, au milieu des montagnes de la Sierra-Morena » renvoie à une région située au sud-ouest de l'Espagne. En dehors de ces quelques rares notations, aucune autre donnée n'est utilisée par Voltaire pour créer la couleur locale. Les chapitres VII, VIII et IX se déroulent dans la maison d'un juif où les personnages du conte ont trouvé refuge : « isolée, entourée de jardins et de canaux », elle n'a rien de caractéristique.

Quant au chapitre VI, il est consacré au récit totalement inventé de l'autodafé destiné à purifier la ville, afin d'éviter qu'un nouveau tremblement de terre ne se produise. C'est au cérémonial espagnol que Voltaire fait référence. Il indique d'abord, avec ironie, la minceur des accusations portées qui ne sont que des prétextes : un Basque est accusé d'avoir épousé sa commère, deux Portugais d'avoir arraché le lard d'un poulet avant de le manger, Pangloss d'avoir fait sienne la théorie de l'optimisme et Candide d'avoir approuvé ses propos. Il fait état de leur arrestation et de leur incarcération « dans des appartements d'une extrême fraîcheur, dans lesquels on n'était jamais incommodé du soleil ». Ils sont ensuite « revêtus d'un san-benito » et coiffés « de mitres de papier », dont les ornements, savamment particularisés, provoquent, à nouveau, l'ironie de Voltaire : « flammes renversées » et « diables » dépourvus de « queues » et de « griffes » pour Candide, « flammes [...] droites » et diables à « queues » et à « griffes » pour Pangloss, correspondant à des degrés différents de culpabilité. Et l'autodafé donne lieu à une cérémonie parfaitement réglée, spectacle offert à la population rescapée, comportant « un sermon très pathétique », « une belle musique en faux-bourdon » et, pour Candide, une séance de fessée « en cadence », accompagnée de chants. L'ironie de Voltaire se déchaîne, exploitant la contradiction entre cette mise en scène esthétique et la cruauté de l'autodafé, atteint son comble avec cette précision : « Pangloss fut pendu, quoique ce ne soit pas la coutume » et surtout avec le constat final de l'inanité et de l'inefficacité de

ces supplices : « Le même jour, la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable ».

Cet épisode portugais, de même que les autres épisodes du conte, a pour objectif de montrer, comme dans le *Poème sur le désastre de Lisbonne*, la permanence du mal et de contester l'optimisme de Leibniz. Mais l'ironie se substitue au pathétique. Et la théorie est mise en cause, décrédibilisée par le ridicule de son porte-parole, Pangloss, au pédantisme inadapté. En poussant jusqu'au bout l'argumentation, en multipliant des transitions faussement logiques, Voltaire fait imploser le système, comme dans ce dialogue qui oppose Pangloss à un membre du tribunal de l'inquisition :

Je demande très humblement pardon à Votre Excellence, répondit Pangloss encore plus poliment, car la chute de l'homme et la malédiction entraient nécessairement dans le meilleur des mondes possibles. Monsieur ne croit donc pas à la liberté ? dit le familier. Votre Excellence m'excusera, dit Pangloss ; la liberté peut subsister avec la nécessité absolue : car il était nécessaire que nous fussions libres ; car enfin la volonté déterminée... (chapitre V),

querelle théologique à laquelle met fin l'arrestation du tenant de l'optimisme.

La froide argumentation de Jean-Jacques Rousseau

Le 18 août 1756, Jean-Jacques Rousseau adresse une lettre à Voltaire en réponse au *Poème sur le désastre de Lisbonne*. Il revient rapidement sur l'événement, en mettant en évidence l'importance de la population de la ville comportant « vingt mille maisons de six à sept étages ». Pour lui, le désastre a été provoqué non par la nature, mais par la corruption de la civilisation. Ce n'est pas la nature qui a créé cette cité, mais l'homme, de telle sorte « que si les habitants

de cette grande ville eussent été dispersés plus également, et plus légèrement logés, le dégât eût été beaucoup moindre, et peut-être nul », et Rousseau inverse le raisonnement de Voltaire qui regrettait que le tremblement de terre ne se soit pas produit dans un désert. Bien plus, c'est la cupidité des habitants qui a aggravé le bilan du séisme : « Combien de malheureux ont péri dans ce désastre, pour vouloir prendre l'un ses habits, l'autre ses papiers, l'autre son argent ». Mais cet événement est surtout prétexte pour Rousseau à développer ses thèses métaphysiques. Il propose de modifier la formule de Leibniz, de remplacer « Tout est bien » par « Le tout est bien, ou Tout est bien pour le tout ». Et il se livre à une argumentation, sous forme de syllogisme, qui rappelle celle de Pangloss :

Si Dieu existe, il est parfait ; s'il est parfait, il est sage, puissant et juste ; s'il est juste et puissant, mon âme est immortelle ; si mon âme est immortelle, trente ans de vie ne sont rien pour moi, et sont peut-être nécessaires au maintien de l'univers. Si l'on m'accorde la première proposition, jamais on n'ébranlera les suivantes ; si on la nie, il ne faut point disputer sur ses conséquences³⁴².

Comme quoi, entre le parodique et le sérieux, il est parfois difficile de faire la différence. Mais, ce qui est peut-être plus significatif, la lettre de Jean-Jacques Rousseau montre comment le même événement peut être le prétexte à démontrer une thèse radicalement opposée à celle de Voltaire et donne un exemple supplémentaire de la variété des écritures suscitées par la catastrophe : la froide démonstration de la lettre s'ajoute à la distanciation ironique du conte *Candide*, à la déploration pathétique du *Poème sur le désastre de Lisbonne* et au récit objectif du correspondant du *Journal étranger*.

³⁴² J.-J. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. 1068.